

CENTRE INTERNATIONAL DE L'ENFANCE - PARIS
INSTITUT DE PEDIATRIE SOCIALE - DAKAR

COLLOQUE SUR
LES CONDITIONS DE VIE DE L'ENFANT AFRICAIN
EN MILIEU URBAIN

Dakar, 15 - 22 décembre 1964

JEUNES CITADINS SANS QUALIFICATION PROFESSIONNELLE

J. Binet
Office de la Recherche Scientifique et Technique d'Outre-Mer
Libreville

O.R.S.T.O.M.

Fonds Documentaire

N° : 1692

Cote B

Date 29 JUL. 1982

B 1692

JEUNES CITADINS SANS QUALIFICATION PROFESSIONNELLE

J. Binet

Nous essaierons ici non pas d'étudier à fond le problème dans les aspects sociologiques mais en présenter quelques grandes lignes. Il faudrait d'abord mesurer avec des chiffres son importance, puis chercher ce qui attire en ville la jeunesse, voir enfin quelles solutions ont été adoptées par les uns ou par les autres.

IMPORTANCE DEMOGRAPHIQUE :

Les enquêtes démographiques permettent de connaître avec quelques précisions la masse des jeunes immigrés dans les villes. Il est plus difficile de préciser ceux qui vivent loin de leur famille au sens étroit de ce terme.

CAUSES DE LA MIGRATION :

Plusieurs observateurs bien placés tant en Guinée qu'au Cameroun, nous ont affirmé qu'une importante proportion des enfants venus en ville sont orphelins. La durée moyenne de la vie humaine était plus faible en Afrique qu'en Europe, il n'y a pas à s'étonner que les orphelins y soient plus nombreux. Mais, objectera-t-on, la famille patriarcale doit remédier à cette situation : si un homme vient à mourir ses frères, ses cousins restés groupés autour de lui vont "hériter" de sa famille et exercer une tutelle sur les orphelins. C'est ce qui se passe en fait. Devant les tribunaux coutumiers un pourcentage considérable d'actions en "revendication d'enfants" représente en réalité des demandes de tutelle ou de reconnaissance de puissance paternelle. Mais si l'autorité d'un père est assez facilement supportée, parce qu'elle est tempérée par l'amour paternel et filial, l'autorité d'un chef de famille plus éloigné semble pesante. Dans le Fouta-Djalou en particulier, où la famille conjugale a pris beaucoup d'indépendance, le désir de fuir un tuteur serait à l'origine de nombreux départs d'adolescents, d'après quelques témoignages recueillis en 1958. Peut-être faudrait-il évoquer aussi le statut des femmes. Il est rare que les coutumes acceptent l'octroi de la tutelle à la femme survivante. Elle est le plus souvent subordonnée elle-même à l'héritier de son époux décédé. Enfin l'instabilité matrimoniale s'ajoute à toutes ces causes : l'enfant dont le père et la mère sont divorcé ou séparés ne se sent pas aussi attaché au foyer....

Une évolution du droit (écrit ou coutumier) une orientation de la jurisprudence permettraient peut être de trouver de meilleurs/ ^{moyens} en confiant la tutelle au membre le plus proche de la parenté, et à la femme survivante. Ce point est grave et mériterait étude et discussion approfondies: en effet il consacre un recul de la famille patriarcale qui assure, malgré tout une certaine stabilité sociale, il donne à la femme une capacité juridique nouvelle, et révolutionnaire, dans une zone où l'évolution actuelle fait redouter une indépendance excessive des femmes, un abandon du mariage légitime et stable, au profit de concubinages passagers.

Les motifs des migrations sont mal connus. En 1954, une étude assez rapide sur les émigrés Bamilékés (1) montrait que la pression économique brutale (dot, impôt, nourriture) n'était pas la cause déterminante, 18% des enquêtes en font état. L'auteur classait sous la rubrique "attrait de la civilisation" le "désir de voir la ville" ou de "suivre le blanc", exprimé par 33% des réponses. Enfin, un plus grand nombre (38%) était parti apprendre un métier, tenter sa chance, aller à l'école "vivre mieux", s'habiller, motifs que l'auteur réunit sous le titre de "comportement moderne". Bien que ne portant pas spécialement sur les jeunes, cette enquête apporte quelque lumière.

A Brazzaville, une étude beaucoup plus importante fut faite par M. Dévauges en 1957 sur les chômeurs. Il ne s'agissait pas de savoir ce qui avait attiré en ville les enquêtés, mais ce qui les y attachait: attrait de l'école, de l'hôpital, des distractions urbaines, espoir d'un travail rémunérateur; il s'agissait de savoir aussi ce qui les empêchait de retourner au village: ignorance des métiers traditionnels, hostilité des villageois, crainte d'être dépouillés par les parents, recul devant les hiérarchies traditionnelles, chefs et vieux, crainte de la sorcellerie. On retrouve probablement de tout cela dans la fuite des ruraux.

Une précision intéressante est fournie par M'Bow (Enquête préliminaire sur le village de Gdya, subdivision de Dagana - Sénégal 1955). "Les départs massifs intéressent surtout les esclaves et les gens de caste qui ont émigré pour échapper aux contraintes sociales d'une part, et exercer d'autre part, des métiers plus lucratifs, les hommes libres émigrés en ville gardant encore, contrairement aux ex-esclaves et castés, des attaches familiales. Ils reviennent volontiers au village quand il n'ont pas réussi".

(1) BROGIDOO - Faculté de lettres de Bordeaux.

Il faudrait distinguer, comme dans l'étude brazzavilloise, les causes de l'attraction urbaine de la fuite des zones rurales et de l'éloignement vis-à-vis de la famille. Le désir d'indépendance apparaîtrait probablement alors. Il n'est pas sans intérêt de signaler que, dans la plupart des Droits Africains, il n'y a guère de limite à la dépendance d'un fils par rapport à son père et à son chef de famille. Pas d'âge de majorité, pas de rite d'émancipation qui donne accès à la pleine capacité. Cette lacune peut être gênante.... Le niveau de vie de ces jeunes gens sortis de l'école, chômeurs sans avoir jamais trouvé du travail, est évidemment assez médiocre ; ALTHABE, dans une étude sur Brazzaville, indique que pour ceux qu'il a observé 24% des jeunes seulement voient la consommation de 3 repas; 14% en ont seulement 1 ; 3% sont voués au jeûne. L'aide fournie par les colis alimentaires reçus du village est appréciable : 27% ont au moins un colis par mois, 22% en ont 2, 19% en ont 3, 30% reçoivent 4 colis ou plus. Si l'on prend le total des vêtements, on a la même impression de dépendance : 52% sont fournis par la famille urbaine, 13% par la famille villageoise, 4% par des camarades, 30% seulement viennent du sujet lui-même.

DIVERSES SOLUTIONS :

A - Un premier cas du "débrouillage" individuel montre la situation de ces enfants livrés à eux-mêmes, qui vivent en ville.

A 9 ans, P.M. avait perdu son père et sa mère. Comme il lui fallait faire 18 kms à pieds tous les jours pour aller à l'école et en revenir il quitte son village pour vivre au Centre. N'y ayant pas de parents susceptibles de l'héberger, il se fit engager comme petit boy pour avoir le vivre et le couvert. Venu à Libreville, il adopte une solution plus complexe : une parente, qui tient un restaurant, le nourrit parfois. Pour se procurer vêtements, fournitures scolaires, argent de poche, il va cueillir des fleurs qu'il vend à des Européens, il aide les pêcheurs à transporter leurs prises au marché. A d'autres périodes, il s'engage comme domestiques chez des commerçants togolais ou dahoméens, qui ne le paient pas mais le nourrissent, le logent, l'habillent. Malgré un travail scolaire mené dans des conditions aussi médiocres, il est admis au Lycée - plus de soucis ! - hélas, il est mis à la porte, et comme il dit avec une légère gêne, " je courtisais des femmes pour vivre ". L'année suivante, par chance, il trouve du travail.

Quelques conclusions de ce récit: La migration est motivée par l'attraction de l'école, elle est progressive : le sujet aborde une petite ville avant d'aller à la capitale, la débrouillardise nécessaire risque de mener à des indécidatesses graves. Enfin, l'écolier ou le lycéen qui ne trouve pas de travail, risque de n'être plus inséré dans un cadre social.

B - Une association de jeunesse à durée traditionnelle donne un autre exemple. A Mont-Rolland, à une vingtaine de kms de Dakar, 5 ou 6 villages Sérères N'Doutes se serrent autour de la Mission Catholique. Population nombreuse sur un terrain assez exigü. Les associations de jeunesse sont une interprétation moderne des antiques classes d'âge, et on y retrouve des éléments qui font songer au Compagnonnage Européen. La "Compagnie Versailles" réunit la "Compagnie de la Jeunesse" dont presque tous les membres sont sur le point de se marier, et la "Compagnie Indépendante" qui groupe les plus jeunes. L'association a un président et une "mère du peuple" ou "mère Versailles" choisis parmi les gens d'âge mür . Leur rôle essentiel semble être de convoquer les adhérents et de les régaler. L'intérêt de ces groupes est qu'ils attachent les jeunes à leur village; au début du mois de juin, un messenger part à Dakar où les jeunes ont passé la saison sèche et leur fait savoir qu'il est temps de revenir. Tout le monde rentre à la même date : le 5 juin 1961, 113 filles et 61 garçons rentraient au village, une cinquantaine d'autres n'étaient pas revenus. Ceux qui ont des emplois stables tout au long de l'année sont amenés en effet à relâcher les liens qui les unissent au pays d'origine. Mais certains métiers saisonniers (peinture, bâtiment, jardinage, commerce même ...) s'accrochent bien de migration saisonnière.

Une fête marque le retour des "Enfants prodiges" Président et Présidente donnent respectivement un boeuf et une chèvre, qu'une procession chantante et dansante va exhiber solennellement dans les divers hameaux. Après une journée ou deux de ripaille, de musique et de festivités, les choses plus sérieuses vont commencer : la famille essaie de reprendre ses droits. On attend que les jeunes reviennent avec des cadeaux, victuailles pour les enfants, savon pour les femmes, tissus ou vêtements pour les proches ; les pères s'efforcent de faire travailler sur les champs familiaux. Mais ils se plaignent toujours de la paresse, de l'esprit d'indépendance de leurs rejetons ; ils voient d'un mauvais oeil les "Compagnies". Celles-ci en effet, mobilisent pendant 2 jours par semaine leurs adhérents, pour travailler sur des champs communs. L'argent ainsi obtenu est dépensé en fêtes.

L'association loue les services de ses adhérents aux cultivateurs assez fortunés pour payer.

Bien entendu, elle joue d'autres rôles, lors des mariages par exemple; les époux invitent le groupe et lui donnent chèvre et vin de palme. Les amis admonestent les jeunes époux et leur font toutes sortes de recommandations pour leur avenir; l'association essaie d'assurer là une fonction de contrôle social et d'éducation.

Nous n'avons par recueilli de renseignements précis sur l'activité du groupe, pendant le séjour à Dakar de ses adhérents. Beaucoup d'immigrés restent groupés, partageant logement, nourriture et renseignements sur le marché du travail, mais tout cela est-il institutionnalisé ?

Pour l'objet qui nous occupe ici, quelques conclusions peuvent être dégagées. Il faut souligner tout d'abord, l'intérêt d'une association pour maintenir la cohésion entre tous ces jeunes déracinés. Perdus dans la masse, ils se détachaient de toute communauté et se sentaient en dehors de tout contrôle social. Dans le sud-Cameroun chrétien, les musulmans forment, dans certaines villes, un noyau extrêmement solide. Même si leur pratique religieuse n'est pas bien active, les membres de la communauté islamique se sentent solidaires, se connaissent et se savent jugés. On peut attribuer à ce fait le taux particulièrement faible de leur délinquance. La famille, en effet, ne forme plus un milieu d'accueil et ne lie plus l'individu. Elle est loin, dans le cas de l'émigré. En outre, des conflits de génération et même d'intérêt, écartent les fils de leur père.

Il faut dire le caractère particulier des associations. Elles n'ont pas le caractère limité, l'objet précis que les Européens s'attendent à trouver. Mélant le travail et le plaisir, la morale et la vie économique, elles s'efforcent de prendre l'homme dans sa totalité. Elles sont un cadre de vie. Les tentatives faites pour créer des groupements à objectifs limités, économiques, sportifs, culturels... s'expliquent peut-être aussi. L'Africain cherche une communauté vivante et il trouve que le compte-rendu d'exercice, la séance d'entraînement, ou la conférence, sont ridiculement insuffisants pour assouvir sa soif de fraternité.

On a signalé maintes fois le ritualisme et le formalisme dont s'entourent les groupes. Ce n'est probablement pas par vain orgueil que les titres sont aussi divers et les réunions empreintes d'une sorte de solennité, mais pour attacher l'individu par une fonction qui lui soit propre et pour enchaîner les caractères dans une "règle du jeu" contraignante.

En définitive, il faut se demander ce qu'est le fameux esprit communautaire soi-disant caractéristique de l'Afrique. Les liens familiaux paraissent ici faibles et menacés. Est-ce par une sorte d'instinct grégaire que garçons et filles se groupent ? N'est-ce pas plutôt par une réaction inconsciente contre une tendance dangereuse à la dispersion et à l'anarchie ?

C - D'autres exemples de réaction contre l'isolement des jeunes citadins et contre leur dénuement peuvent être fournis par diverses associations d'inspiration religieuse. Nos informations concernent la JOC de Brazzaville, mais il est certain que des masses d'autres expériences ont été tentées, dont le recensement et la discussion seraient très enrichissantes. Des comptes rendus qui nous ont été fournis, deux directions essentielles se dégagent : formation économique et formation technique.

a) L'intérêt de cette dernière est évident. Des cours ont été organisés par la JOC pour occuper les chômeurs et éviter ainsi la démoralisation, pour les aider à acquérir une compétence professionnelle. Des cours par correspondance ont été suivis en commun. On manquait d'outils ? En parlant aux camarades on s'apercevait qu'il était possible d'en emprunter à droite ou à gauche, ou d'aller effectuer certains travaux dans l'atelier d'un ami.

b) Inviter les jeunes gens à la réflexion économique s'est révélé fort rentable. Beaucoup en effet ne se rendent pas compte de leur situation et attendent quelque bienfait du ciel. D'autres, écrasés par la fatalité, n'ont pas le désir ou la force de faire l'effort indispensable et manquent de confiance en eux-mêmes pour innover. Discussions en groupe, étude de ces personnels, se sont révélées fructueuses. Il fallait alors prendre par le menu les opérations économiques à entreprendre, faire accepter l'idée d'une comptabilité, même sommaire, d'une réflexion sur le prix de revient, faire adopter un enregistrement du stock, pour éviter le coulage et le gaspillage.

Dans beaucoup de pays d'Afrique, l'esprit est fort éloigné de l'économie, et la manière occidentale de peser toute entreprise, de calculer tout achat et toute dépense, apparaît comme avarice un peu répugnante. Nous devrions bien comprendre cette façon de penser, nous Français, dont l'ancienne noblesse croyait que s'était déroger, que de se livrer au commerce ou à des métiers lucratifs. Malheureusement, trompés par l'habileté des commerçants Haoussas et Dioulas, par la floraison de petits colportages, nous n'avons pas deviné l'incompréhension de beaucoup devant l'économie d'échanges et nos écoles n'ont pas donné l'instruction économique à côté de l'instruction civique.

Le succès inattendu d'une campagne d'étude par le JOC sur les budgets familiaux, le montre bien. C'était le thème de réflexion et d'enquête adopté pour l'année 1962 dans plusieurs pays d'ancienne AEF. Ces réflexions se révélèrent si fructueuses que plusieurs militants se firent ouvrir des livrets de caisse d'épargne à Brazzaville et à Fort-Lamy, en particulier. Des artisans ont amassé de quoi acheter un outillage et un jociste pouvait dire : "c'est la JOC qui a construit ma maison". Il avait bâti une maison modeste peut-être, mais en "dur" avec les économies amassées pendant la fameuse année et avec les gains que lui procurait son métier mieux compris et plus rationnellement mené.

Cet exemple montre bien l'importance du groupe : les réflexions faites par le sujet marquent bien plus dans sa vie que les réflexions qui lui sont transmises par vie magistrale. Mais les réflexions faites en groupe vont plus profondément encore. Quant aux décisions prises devant témoins et avec des amis, elles ont infiniment plus de chances d'être respectées. Les droits anciens confirment cette vue : il est fréquent que des "co-jureurs" soient appelés à garantir l'exécution d'un contrat, que des intermédiaires du mariage soient amenés à intervenir pour rappeler aux époux ou à leurs parents, les obligations qu'ils ont prises.

On voit également là l'importance de la "psychologie économique". Tout en évitant de pousser les Africains vers le matérialisme ou le goût immodéré pour l'entassement des richesses, il serait utile de diffuser formation et informations sur ces sujets.

Dans l'ouvrage cité plus tôt, Devauges étudie la solution de la prise en charge des jeunes chômeurs par les paysannats.

Les difficultés rencontrées par les grosses enquêtes à organisation étatique (Richard Toll, Office du Niger, CGOT de Seta, paysannats ou Centre de modernisation) donnent à penser. Soulignons bien ici qu'aucun bilan d'ensemble ne paraît avoir été établi de ces multiples expériences. Et pourtant l'analyse des causes d'échecs serait aussi instructive que celle des causes de succès. Pour en revenir à notre sujet, il semble que beaucoup de jeunes souhaitent être pris dans une organisation extérieure à la ville ou à la coutume, qui les encadre, les paie, les libère du souci de calculer, d'organiser et de prévoir. A maintes reprises, on voit apparaître cette mentalité ; dans beaucoup de régions les planteurs européens, peuvent disposer d'une main d'oeuvre abondante, alors que l'agriculture africaine dépérit faute de bras. L'exemple du Gabon est peut-être un des plus frappants. L'attrait des villes est certain, mais même les emplois ruraux sont acceptés ; le salariat attire plus que l'autonomie. Le voisinage d'un monde nouveau et l'accompagnement des machines, plaisent alors que le cadre traditionnel est rejeté. Dans l'enquête, sur 50 "descolarisés" la moitié de ceux qui refusaient d'envisager le retour au village, acceptaient de partir dans un paysannat.

CONCLUSION :

Après analyse de trois exemples de réaction contre les difficultés de la jeunesse citadine inadaptée, nous devons constater que le débrouillage individuel, hélas le plus fréquent, n'apporte pas de solution véritable. Il permet de survivre. Les associations traditionnelles facilitent le maintien des liens avec le village et la famille, ce qui n'est pas inutile. Mais les associations modernes - à but franchement éducatif - obtiennent des résultats en assurant une formation et une prise de conscience économique en même temps qu'elles prennent leurs adhérents dans l'atmosphère d'une communauté où ils se soutiennent mutuellement. D'autres expériences nous montreront-elles comment on peut inciter les jeunes à prendre en main leur propre destin, à assurer des responsabilités, à être vraiment libres.